

Petites histoires pour l'Histoire

CORRESPONDANCE MILITAIRE

Annick ETIENNE-JUMEAU



Extraits des 950 correspondances
d'André avec ses parents

(Maman)
Pauvre soldat, pour tes chefs, exploité,
tu nom du droit de la Justice,
Pour le prix de ton sacrifice,
Qu'a-t-on fait de ta liberté?

Les bourgeois font luit à tes yeux
D'infâmes visions de gloire,
Mais jamais tu ne voudras voir
D'écritures ambitieuses;

AMBULANCE DE
près ROUEN (Seine-Inf)

Mourant
Car si tu vas vers et ton sang,
Après d'inutiles souffrances,
Si de tes chères espérances
Tu vois fuir le songe en mourant,

Au ne t'en savares qui, soldat!
On t'aura fait courber l'échine
Pour que tes chefs des lèges punitives
Épinglent l'ignoble crachat!

(Yvonne)

André Jumeau



Le visuel de la couverture est produit avec les lettres, poème et photo d'André Jumeau
avec l'autorisation d'Annick Etienne-Jumeau ©

Réalisation graphique couvertures et mise en page : Perrine Dardart ©
Impression : Major Print 8 rue de Saint Etienne 51100 Bourgogne

12 avril 1915- Arrivée au cantonnement de Ste Savine (Aube)

« (...) Ensuite nous sommes allés au magasin d'habillement et on nous a donné une couverture toute neuve, un treillis et un pantalon, et un quart. Mon treillis avait un accroc énorme au coude : ils sont vieux et plutôt sales. Comme j'avais été équipé le premier, j'attendais dans la cour avec ceux qui étaient prêts aussi. Derrière moi, je vois des treillis et des pantalons qui séchaient sur un fil de fer. D'après le conseil d'un ancien, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai choisi un treillis à peu près bon, et j'ai mis la loque à la place, et ni vu ni connu. Seulement il manquait des boutons devant, alors un autre ancien a pris un couteau, il a coupé un bouton à la manche d'un de ceux qui étaient pendus et il me l'a donné en me disant qu'il n'y avait qu'à se débrouiller (...) »

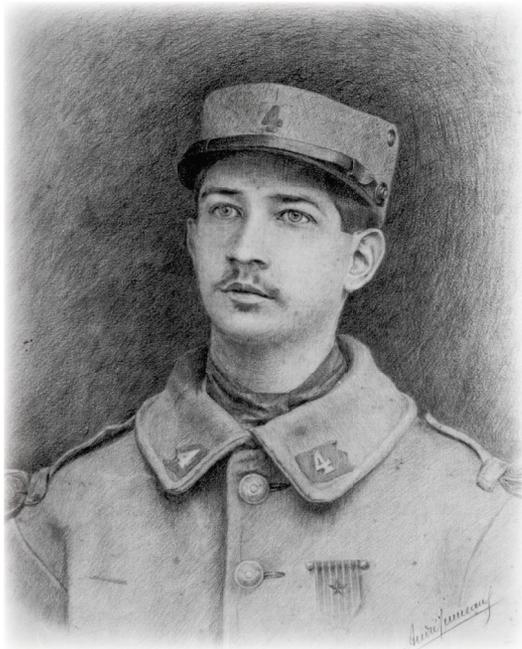


2 août 1915- Trouan (Aube)

« (...) On a installé une table dehors, où l'on peut manger et écrire à l'ombre, c'est agréable. A la campagne, on trouve toujours des planches, des vieilles portes avec lesquelles on fait des installations magnifiques. Il y a des fruits en masse, le raisin aussi promet. On en a dans notre cantonnement et ça nous fait quelque dessert, mais celui qui se fait prendre à ramasser, même une pomme, n'y coupe pas de plusieurs jours de prison où 15 jours de consigne. Sans cela tout serait saccagé, et c'est pourquoi il ne faut pas trouver drôle que les paysans n'aiment pas les soldats. Ici pourtant les gens ne sont pas trop désagréables et ils ne sont pas trop sur notre dos (...) »

31 octobre 1915 – Trouan (Aube)

« (...) Je viens de recevoir la triste nouvelle. Je l'apprends, hélas ! tandis que sur la lettre d'hier, je reprenais espoir, et voilà que tout est fini, irrémédiablement fini ! Pauvre Pierre ! Il y a un an, nous étions encore tous ensemble, et nul ne pouvait se douter que la malheur s'abatrait si tôt parmi nous. Mais plus que jamais, il nous faut du courage ; lui, n'en n'a pas manqué : il est mort en faisant son devoir, et vous devez être fier de lui. C'est pour moi la plus grande consolation, car c'est au champ d'honneur qu'on trouve la plus belle mort. Demain, jour de la Toussaint, comme vous j'irai prier pour lui. Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire et n'ai plus qu'un désir : le venger ! Je partirai là-bas avec joie, car j'ai désormais une double tâche à remplir.



Portrait de Pierre, réalisé par André

Je lui écrivais encore il y a quelque temps, mais sans doute, il n'était déjà plus quand ma lettre lui parvenait...il faut être fort devant le danger, et j'espère avoir le bonheur un jour de venger sa mort, tandis que dans le succès final, notre cher Pierre, aura lui aussi sa part de gloire.

Je serai heureux d'assister au service célébré en sa mémoire, et j'espère qu'on ne me refusera pas cela (...) »

19 novembre 1915 – Trouan (Aube)

« (...) Grande nouvelle !

Tôt ou tard, il le fallait.

Dans huit jours, nous allons à Troyes nous faire habiller en bleu clair et après en route pour destination inconnue, Serbie, Salonique probablement.

Une chose bien simple, je ne m'en fais pas, à quoi bon ? (...) »

29 décembre 1915 – Piney (Aube)

«(...) Peraudeau venu me voir, je viens d'apprendre un tas de choses, qui m'expliquent pourquoi l'on nous embête en ce moment. C'est très curieux et je ne suis pas fâché d'en connaître la source, qui n'a rien que de très personnel : j'arrive aux faits :

Tu sais Papa le restaurant où nous avons déjeuné : il y avait là quelques bonnes femmes, des copines de Messieurs les Aspirants etc. Il paraît que le Commandant ayant fait quelques projets sur ces dames, leur avait offert le diner avec champagne et la suite. Mais pas si bêtes, elles en ont fait « leur poire », pour dire le mot, et tandis qu'il s'attendait à une récompense en retour, de ses frais, elles l'ont salement lâché pour continuer la foire avec des habitués de la maison, parmi lesquels Pasquier, ordonnance du lieutenant, qui habite cet hôtel. Et tandis qu'on dansait au nez du Commandant (plutôt « extra muros »), celui-ci furieux s'approcha de Pasquier et lui colla 8 jours de tôle sous prétexte qu'il était 8 heures et demi. (il ne les a pas faits).

Depuis, rageur, vexé d'avoir été joué devant tout ce monde, il fait l'autoritaire et nous nous en ressentons. Il a commencé par renvoyer tous les aspirants dans d'autres centres. Et en effet le nôtre est parti 2 ou 3 jours après à Arzillères. Puis, il a fait venir chez lui tous les Commandants de Compagnie et leur a cassé du sucre au sujet de la manœuvre des cantonnements, etc.etc.

Enfin tout s'explique. J'en ai parlé au bureau : ils avaient aussi eu vent de la chose. Il paraît que le Commandant ne dédaigne pas la fête et qu'il en prend parfois plus qu'il ne le devrait. D'autre part, on dit qu'il va repartir. Je crois que personne ne s'en plaindra (...) »



13 janvier 1916 – Piney (Aube)

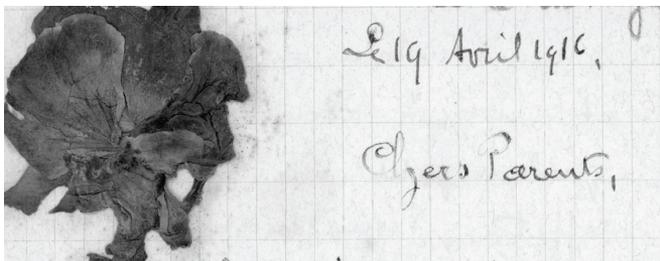
« (...) Dimanche, le 79ème organise une matinée concert, sous la halle : il y aura chants, musique, théâtre etc. ! Enfin, ça promet d'être épatant ! Le plus bath pour moi dans tout cela, c'est que je puis utiliser mes talents, non pas comme acteur mais comme décorateur. D'abord, je viens de composer l'affiche annonçant le programme, une superbe affiche où j'ai mis tout mon savoir-faire. Le capitaine a dit que c'était une véritable œuvre d'art et qu'il était dommage d'exposer cela à la destruction. D'ailleurs il veut la conserver en souvenir de la fête. Ensuite, je suis chargé de faire un écusson, qui surmonté de drapeaux français, belge, russe, anglais, serbe etc. composera un trophée. Sur cet écusson (un disque de 70 cm de diamètre), sera représenté un magnifique coq gaulois, entouré de l'inscription « haut les cœurs et vive la France » ; j'en ai le modèle sur un petit calendrier patriotique 1916 que tu as du voir déjà dans les librairies...je crois avoir pour le mieux mis en pratique les principes que tu me donnais dans ta précédente lettre : si je ne suis pas quelque chose par les galons, je pense au moins être quelqu'un par une spécialité (...) »

22 février 1916 – Piney (Aube)

« (...) J'ai lu hier au Bureau, des bulletins de renseignements venant du Quartier Général de l'Armée, et publiés aux Officiers. Il y a des notes très intéressantes sur le front : justement ce qu'on ne dit pas dans les journaux : positions, changement des corps de troupes allemandes, renseignements donnés par des déserteurs, des prisonniers boches, par des lettres trouvées, observations diverses sur les manœuvres ennemies etc.etc. Ce bulletin qui paraît journellement fait l'objet d'une administration spéciale chargée de recueillir les moindres renseignements qui intéressent les Etats-Majors (...) »

19 avril 1916 – ? – Meuse

« (...) Me voici arrivé après un voyage toute la nuit dans un petit pays de la Meuse, où notre régiment est au repos... Je vous envoie ci-joint une petite fleur de mon bouquet de départ. Elle est bien abîmée ayant été au bout de mon fusil, mais je vous l'envoie en souvenir.



13 mai 1916 - ? – Somme

« (...) Hier je suis allé me ballader dans le patelin voisin et qui sans être un chef-lieu de canton, est déjà moins campagne. Comme il y cantonne un autre régiment, nous n'avons pas le droit d'y aller. Des sentinelles placées aux issues ont la consigne d'arrêter les soldats, mais au lieu de prendre la route, on tourne derrière une haie, passant ainsi à 30 m de la sentinelle, qui ne peut rien dire. Tous les types font de même, la sentinelle les voit très bien, mais rien à faire, d'où l'idiotie du régiment (...) »

9 juin 1916 – dans la Somme

« (...) Nous voici au boulevau et quand ces lignes vous parviendront je serai encore dans la tranchée. Elle est affreuse en ce moment avec son sol gris et fangeux et vous ne me reconnaitriez certainement pas sous cet accoutrement de teigneux, couvert de boue au point que j'en suis honteux moi-même. J'ai tiré sur les boches, au hasard, car on ne peut rien distinguer. J'ai tiré pour faire du bruit, pour passer le temps et pour prouver aussi notre vigilance puisqu'il le faut ainsi. Et pourtant elle fut calme cette nuit : pas un coup de canon, pas une attaque, seuls les bruits des balles et des grenades qui se prolongeaient sur toute la ligne (...) »

11 août 1916 – Hôpital de Rouen (Seine inférieure)

« (...) Aujourd’hui, pour moi, quelle différence de vie ! dire qu’il faut se faire éreinter pour être si bien soigné...demain je vous parlerai de mon hôpital et comment je m’y trouve. Sachez seulement que l’on y est comme des princes, et d’autant mieux qu’il n’est pas militaire (...) »



20 mars 1917 – secteur de Verdun (Meuse)

« (...) Hier matin, comme il y avait du brouillard qui nous cachait à la vue de l’ennemi, je me promenai un peu aux abords de la sape : j’ai trouvé dans un trou d’obus une bonne paire de bottes caoutchoutées, presque neuves, des bottes de tranchées, qui me rendent un immense service car on a toujours les pieds trempés. De cette façon, j’ai les pieds secs : je m’entoure les jambes de sacs à terre (ah dame, ce n’est pas très élégant, mais le pratique avant tout) et ainsi je puis marcher n’importe où, les bottes montent jusqu’à moitié du mollet (...) »

24 mars 1917 – secteur de Verdun (Meuse)

« (...) Messieurs les totos ont fait apparition sur nous, et ces « mies de pain mécaniques » comme nous les appelons, sont bien embêtantes (...) »

5 avril 1917 – secteur de Verdun (Meuse)

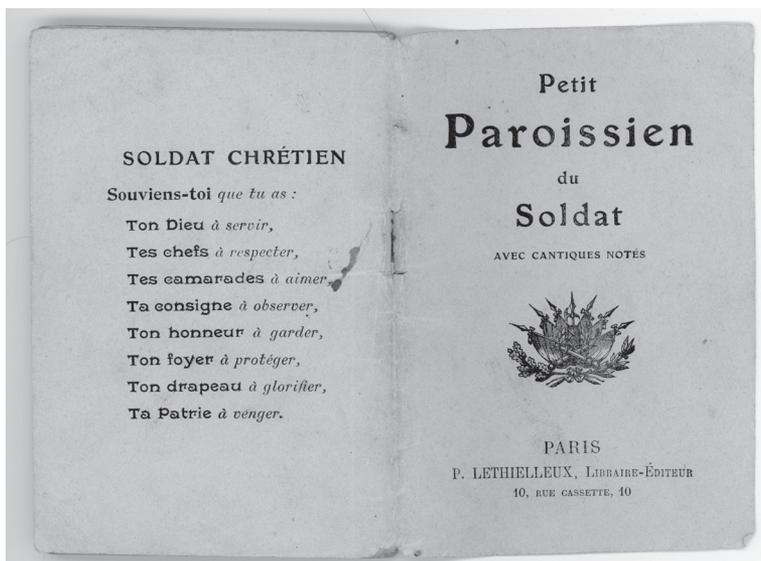
« (...) Hier, l’un des Parisiens nous soutenait que les fumées que nous voyions à droite n’étaient pas la ville d’Etain...mais si, mais si disions-nous. Ce n’est pas « éteint » puisque ça fume ! Nous avons vu sur le journal d’hier la grande nouvelle de la déclaration de guerre entre les Etats Unis et l’Allemagne. Enfin ! Nous allons voir si cela change la face des choses (...) »

20 avril 1917 – secteur de Verdun (Meuse)

« (...) » *Le jour, on peut sortir sans crainte, le terrain est assez bouleversé : il y a près de nous un caisson boche démolí, une Maxim en miettes, et jusqu'à une jambe de boche, encore toute bottée, paysage charmant et très pittoresque (...) »*

8 septembre 1917 – Secteur de Joinville (Haute Marne) –C.I.D

« (...) Ce matin il y a eu une messe des morts, pour les copains tombés à l'attaque, mais quand l'Aumônier dit que la guerre nous a été envoyé pour expier nos fautes, je ne gobe pas cela : il pourrait trouver autre chose (...) »



9 février 1918 – Infirmerie – secteur de Nancy (Lorraine)

« (...) Rien n'est plus pénible que cette triste question, grand point d'interrogation qui obsède et torture la pensée : dans huit jours, serai-je mort ou vivant ? Sans compter l'inquiétude non moins horrible quand on songe à ses parents, à ceux qu'on aime, et aux souffrances qu'ils auront à endurer, après que nous aurons souffert nous-mêmes pour mourir ensuite par la brutale ferraille. Voilà ce que ne comprennent pas ceux qui n'ont personne des leurs au front. Ils ne savent pas combien est terrible cette conscience du danger et il n'est pas de force capable de distraire nos pensées de la redoutable énigme du sort (...) »

22 mars 1918 – secteur de Nancy (Lorraine)

« (...) Ce matin nous sommes allés faire l'exercice dans les champs : il y avait un brouillard intense. Nous avons assisté à la manœuvre du lance-flamme : le poilu a un appareil derrière le dos, dans le genre de celui dont on se sert pour souffrir les vignes. Au moyen de la lance, il dirige le jet à volonté, jet qui va jusque 15 m 20 m. C'est d'un aspect terrifiant, les flammes sortent brusquement, comme un énorme démon rouge, dégageant une chaleur intense et un nuage d'épaisse fumée noire (...) »

8 juin 1918 – secteur de Compiègne (Oise)

« (...) Ce soir, je vous écris, assis sur la berge. Tous les poilus sont là à regarder une péniche amarrée en travers du canal et qui porte une grosse pièce de marine. Les marins se promènent sur le pont, avec leur béret à pompon rouge, le grand col et le maillot à raies bleues : il y a aussi des baigneurs. Notre capitaine qui est rentré d'hier tantôt vient d'aller faire un tour en barque pour pêcher à la grenade. Le temps est délicieux. Là on ne croirait pas la guerre (...) »

24 juin 1918 – secteur de Compiègne (Oise)

« (...) La région de l'Oise est très riche, surtout en blé. Il est pénible de voir tous ces champs de grande étendue saccagés par les obus, les tranchées et le passage des troupes, toutes ces moissons perdues que personne viendra jamais recueillir, et ces maisons, ces richesses livrées au pillage et à la destruction, ces fleurs, ces fruits, ces beautés de la nature, objets de tant de soins, destinés aux plaisirs de la vue et du goût et dont nul ne profitera. Ayant oublié de remonter ma montre, j'ignore totalement l'heure qu'il est et je suis le seul à en avoir une qui marche. La seule chose que j'aurais acquise durant ces années de guerre, c'est la triste expérience de la bêtise humaine que je n'avais jamais vu développée dans ses œuvres avec autant d'horreur (...) »

7 août 1918 – secteur de Chirmont – Arvillers (Somme)

« (...) Le mois d'août m'est définitivement fatal puisque ce sera le 3ème que je passe au moment d'une attaque : en 1916 : la Ferme Rouge à Maurepas, 1917 : le Talon (Meuse), 1918 : ? (...) »



12 mars 1919 – Strasbourg (Alsace)

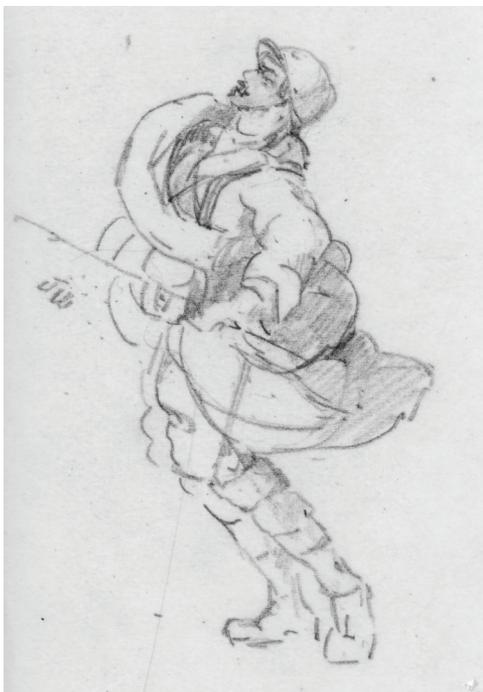
« (...) Dimanche, encore au poste, j'avais dessiné en vitesse quelques têtes de femmes et croquis pour amuser les copains, et j'avais laissé cela sur la table. N'ont-ils pas trouvé mieux (le sergent sans doute) que d'envoyer cela au sergent-major pour lui faire une blague, au courrier du soir, et sans que je le sache seulement ! Alors ce matin, en allant porter le linge au bureau et prendre le cahier de visite, le chef me montre les dessins et me dit : « c'est vous qui m'avez envoyé cela ? ». J'étais le premier épaté : « moi, pas du tout, je n'aurais jamais pris la liberté de » « Alors, c'est sans doute le sergent ». Je ne connais toujours pas le nom de l'animal qui s'est permis d'user de ma propriété, mais dans le fond je rigolais (...) »

13 avril 1919 – Monzingen (Bochie)

« (...) Dans les maisons, on voit partout des gravures pieuses, des Gott, etc. Au-dessus de chaque lit, contre le mur, il y a toujours une inscription en tapisserie rouge sur canevas blanc, avec bordure de velours rouge. Ce sont des maximes, des préceptes de morale. J'avais déjà vu cela en Alsace. Ici c'est exactement pareil. Il n'y a pas de crucifix au-dessus des lits, mais des inscriptions en pagaye autour de la chambre (...) »

21 juillet 1919 – Kirn (Bochie)

« (...) En sortant du ciné, mon copain et moi sommes rentrés à la maison où nous avons encore causé quelques instants avec nos hôtes : un des fils était venu passer la journée dans la famille : c'est un garçon de 24 ans, il a fait aussi la guerre en France. Ça fait cependant un drôle d'effet de se retrouver 2 soldats français au milieu d'une famille boche : il y a un an seulement nous ne nous doutions guère que nous connaîtrions un jour ce genre d'existence : aujourd'hui que nous l'avons, cela semble presque naturel ; on s'habitue vite aux événements qui nous paraissent extraordinaires alors qu'ils n'étaient pas encore réels : j'entends « s'y habituer » lorsqu'on n'est pas malheureux, et c'est bien notre cas actuellement (...) »



11 août 1919

« (...) Il y a un an, à l'heure où j'écris ces lignes, je n'en menais pas large, au fond de mon boyau, devant le bois en Z : le matin ça avait été la boucherie, et les pauvres copains jonchaient les trous d'obus et nous n'avions rien dans le ventre et la soif nous brûlait la gorge. On faisait 500 m en se courbant dans le boyau jonché de poilus gémissant et sillonné par les balles pour atteindre une pauvre petite fontaine que d'autres avaient signalée et quand on l'atteignait, elle était déjà tarie et on revenait piteusement, crevant encore davantage de soif et l'on demeurait accroupis sur la terre brûlante, dans l'attente de l'inconnu de ce que le soir si long, si long à venir nous réserverait après déjà tant de souffrances : l'attaque, la contre-attaque, le bombardement, on n'espérait même plus la relève qui vient pourtant cette nuit-là, la nuit du 11 au 12...et moi j'avais si cru ne jamais sortir de ce coin d'enfer.

Je n'ose encore croire que je vais pourtant quitter enfin l'uniforme qui lui ne m'a jamais quitté depuis 4 ½ ans (...) »

Petites histoires pour l'Histoire

Annick ETIENNE-JUMEAU

4 ans d'une vie entre parenthèse,

de 19 ans à 23 ans,

du 156^{ème} RI au 112^{ème} RI en passant par le 79^{ème} RI,

de l'Aube à la Somme, de la Lorraine et de nouveau, la Somme, puis la Bochie,

une succession de dates, minutieusement notée sur un petit carnet par son père,

telle a été la jeunesse d'André

qui, dans son journal intime, écrivait en septembre 1914.

« Cependant, combien d'épouses, combien de fiancées, vœux portés à la
sœur, l'être aimé, se sont fait un devoir de retenir leurs larmes, afin
qu'il accomplisse avec courage une tâche sacrée, entre autres, celle de
garder ses enfants, le droit de vivre et de vivre en Français. Il
est probable que si j'étais appelé à faire
mon devoir comme les autres, je l'accomplirai jusqu'au bout avec
joie, et si je venais à tomber, déjà dans l'oubli, peut-être, ma
dernière pensée serait quand même pour celle à qui je dois tout
mon bonheur, et qui sera toujours mon seul rêve.

(Yvonne)

Échantillon gratuit, ne peut être vendu séparément